

Pichette Un engagement éclairé

Jean-Luc Épivent

Volume 31, Number 123, June–Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54016ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Épivent, J.-L. (1986). Pichette : un engagement éclairé. *Vie des arts*, 31(123), 63–63.

Pichette

Un engagement éclairé

Jean-Luc ÉPIVENT

On se plaint parfois de la sécheresse ou de la vacuité de notre époque. Or, c'est le trop-plein qui, au contraire, peut expliquer qu'un artiste de la qualité de James Pichette soit indéfiniment enfermé dans le purgatoire d'un semi-anonymat. Il avait pourtant tout pour imposer une œuvre dont la maîtrise plastique – nourrie par une disponibilité et une fidélité également fortes – prend le plus souvent valeur de praxis. Mais les circonstances ne l'ont jamais servi qu'à moitié: il lui a manqué ce fameux coup de pouce qui, seul, permet au balancier de l'Histoire de faire monter un peu plus haut le plateau des élus.

Nous n'avons donc eu qu'à nous louer de la récente exposition parisienne¹ grâce à laquelle nous avons pu découvrir (ou redécouvrir) une vingtaine d'œuvres sur papier, huiles ou gouaches, éclairant deux périodes précises (1949-1950 et 1983-1984) de l'univers intime de Pichette. D'une époque à l'autre, ni rupture ni ronron: un seul élan, intégrant dans une même équation la nécessité de l'éveil aux joies de l'évasion.

On ne dira jamais assez l'influence des premières années sur la genèse de l'individu. Or, James Pichette a bénéficié d'un environnement familial et humain d'une grande qualité. Originaire de Alençon, en Normandie, les siens avaient très tôt gagné le Québec, à l'époque héroïque. Cependant, son père, industriel entreprenant, préfère, lui, s'installer à Philadelphie. Officier dans l'armée américaine, durant la Grande Guerre, il choisit alors de rester en France. Si bien qu'en 1920, son fils James voit le jour dans le Berry, tout comme le cadet, Henri, lequel va illustrer par des poèmes et par des pièces de théâtre.

Comblé d'heureuses dispositions, James Pichette hésite sur la carrière à embrasser. Au départ, il se sent surtout fait pour le théâtre et le cinéma. Ses débuts – marqués par une collaboration avec le mime Marceau – sont assurément prometteurs. Mais, déjà, le démon de la peinture le taquine. Un jour, cette sollicitation finit par acquiescer tout le prix, tout le poids de la passion, avec sa double imposition de trop-plein et de trop peu...

Jean-Luc Épivent est critique d'art à Paris.

faut, se déployer en étendard de la réprobation, planté par la colère sur les hauts lieux de la souffrance et de l'iniquité. Comment donc pourrait-il se murer dans sa tour d'ivoire, celui qui écrit, constamment présent dans la cité: «Je considère que peindre est en soi un engagement»?

Plusieurs périodes marquent l'évolution de James Pichette. Après les gouaches surréalistes, à la ligne cursive, du début des années cinquante, surgissent des paysages abstraits, mêlant dans une même coulée les battements de sang à l'effusion des couleurs (*Joie méditerranéenne*). De là, nous en arrivons – en hommage à une arrière-grand-mère de race indienne – à la série des Huronies: de la tache, naît magiquement l'objet (par exemple, une plume), comme de l'objet naît le déplacement (par exemple, celui d'une colonne humaine).



James PICHETTE
Signal-girouette, 1976.
(Phot. Imago)

Évoluant dans un milieu d'intellectuels et d'artistes, et lui-même ouvert à toutes les influences, James Pichette – qui allie en permanence l'intuition à la synthèse – parvient à mieux percevoir sa propre identité à travers un certain nombre de pays (Italie surtout, mais aussi Hollande, Espagne, Tunisie, États-Unis,...) et de plasticiens (Picasso, Léger, Magnelli, Severini, Calder, Villon,...). Après ses premiers tableaux figuratifs – des paysages –, il se laisse quelque peu imprégner par le surréalisme. Alors, il passe à une abstraction plutôt rigide, corsetée de lignes et de triangles, mais dont il se libère, avec autant de fantaisie que de flamme, dans un grand élan de joie.

Pour Pichette, en effet, la peinture est action. Car, elle est avant tout profession de foi. Témoignage de la lumière et de toutes les plus belles fêtes du cœur – rythmées par la gaieté, la musique et la danse –, elle sait encore, s'il le

Puis, s'attachant à différentes familles de variations dont les titres parlent d'eux-mêmes (*les Chromatiques*, *les Interrogatives*, *les Jazziques*), l'artiste laisse tour à tour éclater, avec une intensité épurée, son amour de la matière, son amour du mouvement, son amour de la musique. Ainsi, aux affirmations – toujours péremptives, parfois hasardeuses – de certains de ses devanciers, a-t-il préféré substituer (avec une humilité empruntée à la tonalité même de notre vie quotidienne, dans ce qu'elle a de plus gai et de plus frais,) un art d'être, un art d'exister.

Du rire à la peur, de l'éclair à la nuit, que ce soit à propos du Viêt-Nam ou de l'été de Prague, l'engagement de Pichette, si profond soit-il, reste éclairé par nos préoccupations les plus immédiates. Paradoxalement, il est donc parvenu à nous faire habiter, avec un exceptionnel bonheur, par une gestualité de la permanence.

1. A la Galerie Olivier Nouvellet.